

LATIFA ECHAKHCH PENDANT QUE LES CHAMPS BRULENT- Part II

30 juin - 29 juillet 2009

Kamel Mennour est heureux de présenter la seconde partie de l'exposition personnelle de Latifa Echakhch à la galerie.

Le travail de Latifa Echakhch n'est pas seulement approche subtile du langage, il sait faire tenir, entre allusion et référence, tout un équilibre de poésie.

En 2008, la revue *Art South Africa* a élu Latifa Echakhch «Bright Young Thing», onzième du nom. Comme beaucoup d'artistes français depuis vingt ans, Latifa Echakhch produit un art profondément ancré dans le conceptuel, avec une faveur marquée pour les subtilités, les vicissitudes et la force historique du langage. Les transformations qu'elle impose à ses matériaux de base sont réduites au strict nécessaire, l'objet final conservant de la sorte une matérialité très concrète, qui joue d'ailleurs un rôle crucial dans l'élaboration du sens de la pièce. Les connexions entre les différents éléments, les évidentes comme les plus arbitraires, génèrent des résonances à la fois logiques et contournées.

Née au Maroc, mais ayant grandi et s'étant formée en France, Echakhch produit des œuvres qui dialoguent aussi bien avec celles de ses pairs, saturées de références - y compris formelles - à une culture littéraire, qu'avec celles d'une exposition consacrée à la subjectivité postcoloniale. Plutôt que de se lancer dans une dissertation abstraite sur le pouvoir des mots, Echakhch désamorce la langue du pouvoir en passant au filtre les formules surréelles employées par la bureaucratie en charge de l'immigration, ce qui donne à sa réflexion sur la subjectivité postcoloniale une grâce subtile, surclassant les productions souvent plus indigestes sur le même sujet.

Le secret de la force de ce travail, c'est son efficacité dans la mise en place des différents champs qu'il aborde ; et c'est justement parce qu'ils semblent s'exclure mutuellement que leur lecture croisée interdit de se limiter à une interprétation exclusive de l'un ou de l'autre.

Prenons l'exemple de l'usage qu'elle fait d'un mot «trouvé» pour sa pièce intitulée *Hospitalité* (2006). La formule «Espace à remplir par l'étranger», tirée d'un formulaire des services d'immigration français, est grossièrement gravée sur un mur de la galerie. L'exposition une fois terminée, il faut bien réagréer les trous, le genre de travail effectué par les coteries du bâtiment où travaillent en bataillons serrés et sous-payés les mêmes «immigrants» qui se voient privés d'allocations-chômage au premier signe de ralentissement économique. Même lorsque les lieux seront remis à neuf et repeints de frais, la formule demeurera, telle une cicatrice invisible incrustée à jamais.

Echakhch a travaillé auparavant avec des matériaux culturellement connotés, comme le couscous et les tapis de prière, mais elle refuse tout lien essentialiste entre sa subjectivité et ce type d'objets. «Ils me sont aussi peu familiers qu'à n'importe quel Occidental, dit-elle, je les identifie bien sûr à une partie de ma culture, mais en même temps ils me sont complètement étrangers. Chez moi, il n'y a pas de verre à thé.» Ainsi, une œuvre comme *Erratum* (2004) - des milliers de verres à thé marocains sont violemment projetés un à un contre le mur, criblant les plâtres et s'éparpillant au sol en un monceau de débris acérés - peut être prise dans un premier temps comme la version radicale de la dynamique réveillée par la citation ci-dessus, mais à la réflexion également comme le refus définitif d'accepter que «nous» puissions en face d'une telle œuvre prétendre reconnaître la personne répondant ordinairement à l'état civil «Latifa Echakhch (née en 1974 à El Khansa, au Maroc)».

Latifa Echakhch «Pendant que les champs brûlent » est présentée à la galerie kamel mennour du mardi au samedi, de 11 à 19h.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez contacter Marie-Sophie Eiché, Jessy Mansuy-Leydier et Emma-Charlotte Gobry-Laurencin au +33 1 56 24 03 63 ou par mail galerie@kamelmennour.fr

Aussi important que les matériaux eux-mêmes, il y a la façon dont ils occupent l'espace: chaque installation fait référence aux lectures possibles des matériaux sources, tout en offrant suffisamment d'alternatives, notamment au niveau des références à l'histoire de l'art. Les éclats de verre coloré d'*Erratum* rappellent, au choix, des maquettes géologiques et historiques (en trois dimensions), les méandres picturaux du Colourfield, le mélancolique autoportrait abstrait de Felix Gonzalez-Torres -son «tapis» de bonbons enveloppés de papier argenté-, et même les qualités physiques et temporelles du *Throwing Lead* (1969) de Richard Serra.

J'ai été récemment commissaire pour l'exposition «Speaker's Corner» d'Echakhch à la Tate Modern. Il s'agissait de deux installations contrastées, formant une seule méditation sur les différentes articulations du pouvoir d'Etat et des formes de dissidence, où les matériaux comptaient plus que les mots. La première, *A chaque stencil une révolution* (2007), créait un espace cerné de murs entièrement recouverts de papier carbone, ce matériel de reprographie obsolète utilisé aussi bien par les rouages kafkaïens de l'Administration pour diffuser leurs circulaires, que par les étudiants rebelles de 1968 pour multiplier tracts et manifestes révolutionnaires. L'ensemble était ensuite aspergé de diluant, produit hautement inflammable qui délavait le bleu profond du papier et finissait, après évaporation, par former au sol des aplats pigmentés, laissant ainsi ouverte la possibilité d'y tracer les « plans » des révolutions à venir.

Cette fois encore, la picturalité de l'ensemble évoqua pour moi les peintres du Colourfield, particulièrement les toiles délavées de Morris Louis et la grande abstraction en bleu de Clyfford Still, *1953* (1953), œuvres que ces deux artistes considéraient comme éminemment politiques et engagées. Pour revenir à *Chaque stencil*, l'utilisation de la couleur, jointe à l'immersion du spectateur, me firent également penser à l'un des grands précurseurs de l'abstraction monumentale, le Giotto du plafond bleu de la chapelle d'Arena. (J'ai également très envie d'associer le bleu des carbonés au registre de couleurs employé par les Touaregs, même si une association avec le nuancier infini des toits d'ardoise semble plus pertinente.)

L'éventail et la qualité de ces références disent bien l'énorme potentiel du travail d'Echakhch, que l'artiste en ait conscience ou non d'ailleurs, et même si elle s'y refuse pour certaines. Son travail maintient un équilibre de poésie entre l'allusif et le référentiel, dans des projets à première vue confinés dans un substrat délibérément mis en avant, pour mieux s'ouvrir peut-être par la suite sur des échappées poétiques aussi surprenantes que variées. Elle nous offre de la sorte un bon exemple du rôle que devrait jouer le politique dans la vie de chacun, alternant à sa manière les références au conscient et à l'inconscient, faisant intervenir le passé historique pour mieux nous éclairer le temps présent. Ces lectures ne s'imposent pas d'emblée, mais lorsqu'on observe attentivement les pièces; et si on les détaille encore plus scrupuleusement, cela finit par remettre en question les certitudes issues du premier coup d'œil.

Ben Borthwick

Traduction : Michel Pencreac'h

Née en 1974 à El Khnansa (Maroc), Latifa Echakhch vit et travaille à Paris et à Martigny (Suisse).

Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions personnelles et collectives en France comme à l'étranger: au Magasin à Grenoble, à la Box à Bourges, à la Tate Modern à Londres, au CAC de Vilnius, à la Biennale ArtFocus de Jérusalem, à Manifesta 7 à Bolzano (Italie), à la Kunsthau de Zürich, au Studio Museum Harlem à New York et au Museum Anna Norlander (Suède).

Des expositions personnelles lui seront consacrées cette année 2009 à la Kunsthalle Fridericianum à Kassel, au Swiss Institute de New York, au Bielefelder Kunstverein à Bielefeld, et en 2010 au Frac Champagne Ardenne à Reims, au MACBA (Barcelone) et au FRI ART à Fribourg (Suisse).